LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Octave Mirbeau

PAR

EDMOND PILON

PORTRAIT-FRONTISPICE DE HENRY BATAILLE

BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE PORTRAITS, CARICATURES, AUTOGRAPHES,
SUIVIE D'OPINIONS,
DE DOCUMENTS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE.
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI



PARIS
…THÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9
1903

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Octave Mirbeau

PAR

EDMOND PILON

PORTRAIT-FRONTISPICE DE HENRY BATAILLE

BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE PORTRAITS, CARICATURES, AUTOGRAPHES,
SUIVIE D'OPINIONS,
DE DOCUMENTS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE.
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI



PARIS
… INTERNATIONALE D'ÉDITION
… UE DES BEAUX-ARTS, 9
1903

OCTAVE MIRBEAU

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

MM. E. SANSOT-ORLAND, ROGER LE BRUN,
et AD. VAN BEVER

Vient de paraître :

Paul Adam, par MARCEL BATILLIAT *(Portrait-Frontispice de Jacques Blanche).* Biographie illustrée de Portraits et caricatures de Camara, Cappiello, L.-W. Hawkins, Ernest La Jeunesse, F. Valloton, de Fac-simile d'Autographes, suivie de divers fragments de critique et d'une bibliographie. Ornements typographiques d'Orazi.

Un volume in-18. Prix... . ... **1 fr.**

SOUS PRESSE

Frederic Nietzsche, par Henri ALBERT.

Remy de Gourmont, par Pierre de QUERLON.

OCTAVE MIRBEAU, DESSIN D'HENRY BATAILLE

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Octave Mirbeau

PAR

EDMOND PILON

PORTRAIT-FRONTISPICE DE HENRY BATAILLE

BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE PORTRAITS, CARICATURES, AUTOGRAPHES,
SUIVIE D'OPINIONS,
DE DOCUMENTS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE.
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'EDITION
9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9
1903

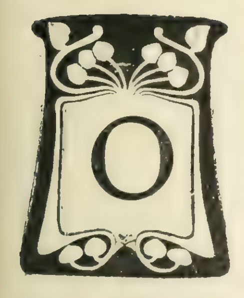
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande
(avec le frontispice sur japon impérial)
numérotés de 1 à 25

N° 



Octave Mirbeau



ctave Mirbeau est du pays de Barbey d'Aurevilly et de Flaubert. La belle terre normande l'a nourri, lui a donné la force robuste, l'a doué de la vigueur âpre qu'on admire dans ses livres. Les hommes portent en eux l'empreinte de leur berceau : le reflet d'Aix est dans la mémoire de Zola : celui de la Touraine ne cesse de hanter Balzac : Mirbeau se souvient toujours de Trévières où il est né (le 16 février 1850).

de ces herbages du Calvados, des prairies de la vallée de l'Orne, de ces sites du Bessin qui habituèrent ses yeux à comprendre la nature, à aimer les arbres dans les forêts et le frisson de l'herbe dans les champs. Trevières, bourgade près d'Isigny, non loin de Bayeux « avec des pommiers, des peupliers et la mer comme fond de tableau, » était le berceau de la famille maternelle de l'écrivain : Regmalard (dans l'Orme) celui de sa famille paternelle. L'un de ses ancêtres, tabellion sous Louis XIII, avait été décapité en pleine place de Montagne : depuis, tous les Mirbeau se vouèrent au notariat. Seul, dérogeant à la règle, le père de l'écrivain se fit médecin. L'un de ses oncles était prêtre : c'est ce fameux abbé Jules dont le romancier devait peindre plus tard un portrait si intense.

De son enfance chétive, d'un séjour désolé au collège des jésuites de Vannes, le futur écrivain conserva du moins la mémoire des plus beaux sites qui soient. Ses goûts de paysagiste datent de la toute enfance. Le petit Sébastien Roch aimait à regarder la mer entre les arbres ; il pense sans cesse aux promenades de Pen Boch, il évoque le défilé des Bretonnes au pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray : « Hennins hautains, fanchons mutines, imposants diadèmes, tiares juives, bonnets sauvages de Tcherkesses, coquets toquets, elles passaient les belles filles de Saint-Paul, de Paimpol et de Fouesnant, elles passaient aussi

les bigoudens de Pont-Labbé, dont l'étrange coiffe phallique se paillette de clinquant et de broderies barbares, et les pales vierges de Quimperlé, si minces, si fragiles, si monastiques, et les hardies commères de Trégunc et de Concarneau, faites pour l'amour ; et les sardinières de Douarnenez, promptes à la riposte ordurière, sous le pauvre châle de veuve qui leur rétrécit les épaules ; et les pêcheuses aux goémons de Plogoff aux reins solides, aux flancs féconds. »

Les Contes de ma Chaumière, *qu'il publie en 1886, exhalent une odeur forte de terroir. « Les champs couverts de récoltes, des prairies grasses, des fermes d'où s'échappait, alerte et joyeuse, la bonne chanson du travail, » conviennent, comme il sied, au cadre de ces récits. « Simple et rustique, elle est située ma chaumière, comme une habitation de garde, à l'orée d'un joli bois de hêtres dont les verdures moutonnent au soleil, et, devant elle, s'étendent, fermant l'horizon, des champs, tout verts, coupés de haies hautes. »*

Le plein airiste est tout entier dans ces lignes. A côté de l'observateur des hommes il révèle, en M. Octave Mirbeau, un poète passionné de la nature. L'écrivain aimera celle-ci dans son cadre réel ou dans celui que lui donne le génie des grands peintres. « Les riantes prairies sequanaises » que Claude Monet a peintes ; cet « enveloppement des formes dans la lumière » où excelle Pissaro ; « les aspects de pays féeriques » que traça Vincent van

Gogh : les panneaux que Cézanne a tracés de sa Provence ne furent jamais contemplés par regards plus émus que par ceux de cet homme qui aime la vie de la terre d'un filial amour.

Plus tard ce fut dans le miroitant séjour de Pont-de-l'Arche, près de Rouen, qu'il s'apprit à comprendre les espaces, les arbres forts et charmants, les massifs gorgés de fleurs. Ce fut enfin dans ce jardin admirable de Carrière sous Poissy qu'Edmond de Goncourt a décrit, dans ce jardin planté de magnolias et d'iris du Japon « en cette maison inondée de jour et de soleil, » que l'écrivain connut ces joies rares et hautes d'aimer, en même temps que les idées et les livres, les tableaux et les marbres, la forme simple des fleurs. Plus tard, dans les heures les plus sombres, aux minutes de combat les plus âpres, le goût de cette grande nature, des belles végétations survivra dans son cœur. Et qui sait si ce n'est pas ce cher souvenir des fleurs qui exhalera, un jour, au-dessus du charnier du Jardin des Supplices, *sa senteur de lotus et de palétuviers.*

⁂

M. Octave Mirbeau — comme Diderot — fut élève aux Jésuites. On retrouve, dans Sebastien Roch, *l'odyssée de son enfance. Dans ce livre douloureux, pessimiste et vivant, l'auteur raconte avec sincérité ses premiers pas dans le monde. Le roman s'achève en journal et donne divers épisodes*

de jeunesse. Il y donne même davantage, il y esquisse les amitiés futures, puisque l'auteur a écrit en tête ces lignes affectueuses : « Au maître vénérable et fastueux du livre moderne, à Edmond de Goncourt, ces pages sont respectueusement dédiées. O. M. » C'est là une confession d'enfant. Un homme, un artiste l'a écrite. Elle révèle beaucoup de M. Octave Mirbeau. On l'y devine déjà rétif aux morales, aux enseignements, aux lois, attentif seulement à la beauté des mots, des gestes et des musiques. « Sébastien — dit il — ne pensait, n'agissait, ne vivait que par la sensibilité ; la vie nerveuse et sensuelle était, en lui, suraiguisée jusqu'à la maladie, jusqu'au déséquilibre physique. » Ainsi décrit, ressemble-t il assez à ce jeune Firmin Piedagnel dont devait parler, plus tard, M. Anatole France. C'est l'histoire d'une belle âme d'enfant pervertie par les prêtres. Le jovial père Marel, le sournois père de Kern ont trouvé le chemin de cette petite âme qu'ils rejettent loin d'eux après l'avoir souillée. Le petit Sébastien Roch est sorti du collège comme Piedagnel du séminaire avec « la haine du prêtre, une haine impérissable et féconde, une haine à remplir toute la vie. » A peine si, plus tard, cette haine pourra se modifier, s'atténuer légèrement devant cet Abbé Jules *dont il narra la vie (1888). Encore l'*Abbé Jules *est-il un réprouvé des ordres, une sorte de chien galeux de l'Église, plus excentrique qu'orthodoxe et dont la soutane*

noire épouvante, le soir, les pastoures dans les champs.

Diable d'homme d'ailleurs, bon enfant et bon bougre, qu'attendrissent la nature et les jeunes filles qui meurent, qui ne croit guère aux mômeries, et qui ne sait trouver, au chevet d'une agonisante, au lieu des mots latins de l'Extrême-Onction, que ces paroles simples et touchantes :

« Pauvre enfant !... Tu es venue un jour, et le lendemain tu t'en vas... De la vie tu n'as connu que les premiers sourires, et tu t'endors à l'heure de l'inévitable souffrance... Va dans la clarté ! et dans le repos, petite âme, sœur de l'âme parfumée des fleurs, sœur de l'âme musicienne des oiseaux... Demain, dans mon jardin je respirerai ton parfum au parfum de mes fleurs, et je t'écouterai chanter aux branches de mes arbres... Tu seras la gardienne de mon cœur et le charme invisible de mes pensées. »

Comme celle de Jules Vallès, l'enfance de M. Octave Mirbeau a été d'un réfractaire. Ses jeunes ans, aussi douloureux que ceux de l'auteur de la Rue *et du* Bachelier, *le trempèrent pour la vie. Dans* Sébastien Roch, *dans* l'Abbé Jules *il a — tel Vallès dans* l'Enfant *— confessé ses premières et profondes amertumes, ses illusions, ses deuils, ses souffrances. Depuis c'est vers les seuls réfractaires, réfractaires de l'art et de la société, que sont allées ses tendresses. Pour les autres il ne fut que l'ironique con-*

tempteur que sa raillerie mordante marqua souvent jusqu'au châtiment.

Le Calvaire, *paru un an avant (1887) et dédié (1) à son père, « en témoignage de sa piété filiale », est un livre âpre et fort (2). L'histoire de Jean-Marie Mintié y commence à peu près au point où celle de Sébastien Roch finit : avec la guerre de 70. Peu de livres respirent autant que*

---

(1) *L'Abbé Jules* porte cette dédicace : « A Paul Hervieu, en témoignage de mon affection profonde, ce livre est dédié. »

(2) Paul Bourget écrivit sur ce livre (*Nouvelle Revue*, 1er janvier 1887, p. 140) :

« ... Aujourd'hui la Critique peut porter un jugement d'ensemble sur ce livre, l'un des plus originaux qui aient paru, depuis des années, par la magistrale simplicité de la facture, l'accent de poignante sincérité, le courage dans la mise à nu des plus secrètes blessures de l'âme. Avec cela un courant ininterrompu de pitié, une sensation de la nature qui éclate, comme dans le chapitre IX, en images d'une poésie extraordinaire et, roulant tout cela, un flot d'éloquence qui bouillonne d'une extrémité à l'autre de ces trois cents pages.

Baudelaire disait, dans d'étranges et admirables vers.....

.... Tous les êtres animés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.

Le jeune homme du *Calvaire* a, lui aussi, bu l'être qu'il aimait, comme un calice de fiel ; mais il l'a bu, les yeux ouverts. C'est là peut-être le caractère le plus saisissant de cette histoire d'amour, — une bien simple histoire, celle d'une passion pour une femme entretenue — que cette lucidité de l'amant. Mintée se trouve être à la fois un analyseur et un passionné, union moins rare qu'on ne le pense, mais qui n'a guère été montrée en littérature. Des maîtres, Benjamin Constant, Sainte-Beuve, d'autres encore, ont étudié l'influence meurtrière exercée sur le cœur par l'esprit d'analyse, flamme corrosive qui consume tout ce qu'elle éclaire. D'autres, et c'est le plus grand nombre, ont fait voir quel voile d'illusion le trouble sentimental déploie entre nous et la réalité. Mais cette nuance spéciale de sentiments : l'amour à la fois intelligent et frénétique, l'amour de l'homme qui juge sa maîtresse en la désirant, qui la méprise en descendant pour cette femme méprisée jusqu'au fond du vice et jusqu'au bord du crime ; cet amour qui connaît tous les avilissements de l'ivresse sans en connaître les oublis, cet amour qui atteste d'une manière si effrayante la complexité de notre nature

celui là la haine de la guerre, l'horreur des combats et des armées.

« Je vais partir et me battre, disait Sébastien Roch. Et je ne sais même pas pourquoi je vais partir et me battre. On te dira seulement : « Tue et fais toi tuer, le reste nous regarde ! » Eh bien ! non, je ne tuerai pas. Je me ferai tuer peut-être, mais moi je ne tuerai pas... »

Les dures silhouettes de paysans, tracées dans les Contes de ma chaumière, *se retrouvent à plus d'une page de ces puissants récits. Il en est peu de plus tristes que celle où « l'ancienne » vient demander son fils à l'ambulance des avant-postes, à qui le chirurgien dit qu'il est mort et qui s'écrie, lamentable comme une bête blessée : « Comment qu'vous dites çà ?... Oü, çà qu'il est mô ?... Pourquoi qu'il est mô, mon p'tit gâs ?... » Il en est peu de plus hardies et de plus humaines que celle de la mort du beau cavalier allemand surpris dans le bois et dont Mintié, plein de honte et de remords, baise à pleines lèvres, fraternellement, les beantes plaies saignantes que ses balles lui ont faites. Tout le récit suivant retrace un*

---

et comment l'esprit peut brûler en nous, lampe inutile, sans servir à rien qu'à allumer le gouffre où nous nous engloutissons avec tous les trésors de notre honneur et de nos énergies, — cet amour — là, quels romans ont osé en donner la description exacte et complète ? Je vois quelques pages de la *Peau de Chagrin*, celles où Raphaël de Valentin raconte sa relation avec la comtesse Fœdora ; je vois un chef-d'œuvre inconnu, la première des nouvelles qu'Hippolyte Camille a réunies sous ce titre : *Histoire de ménage*, une eau forte psychologique, si l'on peut dire, de la plus surprenante beauté. Je vois enfin le *Calvaire*.... »

douloureux roman d'amour, l'agonisante lutte de deux êtres attachés l'un à l'autre par le cœur et les sens. Par la fureur de leurs élans, le pessimisme de leurs âmes, leurs lâchetés lamentables, Jean Mintié et Juliette Roux « dépassent des Grieux et Manon, Ryno de la Vieille maîtresse, *Toto de* la Glu, *Sapho de Daudet* (1) ». *Rarement, M. Octave Mirbeau sut peindre d'aussi intenses caractères passionnels.*

⁂

Une vie aventureuse de quelques années au cours de laquelle M. Octave Mirbeau fut même sous-préfet (à St-Girons, en 1877), de vaillants essais, çà et là, dans le journalisme, préparèrent cette maturité littéraire féconde. « Vers ce temps-là (1872), écrit M. Edmond de Goncourt, Dugué de la Fauconnerie fonde l'Ordre *et l'appelle au journal, et il a le souvenir que son premier article fut un article lyrique sur Manet, Monet, Cézanne, avec force injures pour les académiques : article qui lui fit retirer la critique picturale. »*

Sa critique théâtrale, non moins véhémente, atteignit au paroxyme dans un retentissant pamphlet : Le Comédien *(Octobre 1882) auquel répondit M. Coquelin.*

La même année, M. Octave Mirbeau entreprit de publier, avec MM. Paul Hervieu et Groslaude,

(1) *La Grande Encyclopédie* : M. Jules Huret.

un petit journal satirique. Les Grimaces, *où il continua de témoigner, avec un talent rigoureux de polémiste, d'une grande indépendance d'esprit et de jugement.*

Plusieurs duels célèbres avec MM. Déroulède, Etienne, Bonnetain, Mendès, résultèrent de cette attitude.

Enfin le caractère visible de révolte qui marqua ses premiers romans : Le Calvaire, l'Abbé Jules *et* Sébastien Roch, *acheva de rendre redoutable un écrivain exceptionnel, assez puissant pour ne se joindre à aucune école, assez maître de son art pour ne reconnaître aucun maître.*

C'était le temps où, sous l'ardente poussée d'hommes assoiffés de justice immédiate, les théories anarchistes, accueillies aussi favorablement par quelques uns des penseurs les plus en vue que par les hommes du peuple les plus humbles, se faisaient jour dans les consciences. Jean Grave publiait alors (1891) La Société mourante et l'anarchie, *œuvre de revendication humanitaire que M. Octave Mirbeau accepta de préfacer. « Ce livre, disait-il, est un chef-d'œuvre de logique. » Le hardi contempteur du* Calvaire *et de* Sébastien Roch *ne pouvait que s'y rallier. Il le présenta en des termes qui lui font honneur, ratifiant publiquement les attaques directes qu'il avait adressées, dans ses livres, aux prêtres et aux soldats défenseurs de la loi.*

« Toute l'immense tendresse, tout l'immense

amour de la vie par qui le cœur d'un Kropotkine est gonflé » exaltèrent désormais ses ouvrages, leur donnèrent une portée qu'ils n'avaient pas atteinte.

Les Mauvais Bergers, *pièce en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre de la Renaissance, le 14 décembre 1897, est celle de ses œuvres où il a exposé le plus nettement le conflit redoutable du capital et du prolétariat. On ne saurait trop avancer en affirmant que* les Mauvais Bergers *sont, à l'actuel théâtre français, ce que sont* les Tisserands *dans la littérature dramatique allemande : une palpitante tragédie de tout ce que contient de misères et d'injustices un monde où l'inégalité fait des souffrances du plus grand nombre la puissance des riches et des dirigeants. Jamais, depuis le* Germinal *d'Emile Zola, les épisodes de grève n'inspirèrent scènes plus fortes, révoltes plus humaines, violences plus légitimes. Jean Roule a été le héros simple, Madeleine la dévouée amoureuse en qui M. Octave Mirbeau représenta la grande foule anonyme que les pouvoirs oppriment.*

L'Epidémie, *pièce en un acte, représentée le 29 avril 1898, sur la scène du Théâtre Antoine, est une satire très vive de l'omnipotence bourgeoise. L'épidémie qui ravage les casernes de la ville n'émeut que médiocrement la conscience de ses conseillers municipaux (« les soldats sont faits pour mourir ») mais dès que s'attaque le mal*

aux bourgeois de la cité, il s'agit d'aviser aux mesures prophylactiques.

Les épisodes du procès Dreyfus tenaient alors en éveil la conscience française : M. Octave Mirbeau prit nettement parti pour l'idée de revision. Il entreprit dans le journal l'Aurore, *à côté d'Emile Zola, de Pierre Quillard, de Georges Clemenceau, de Lucien Descaves, de Gustave Geffroy et de tant d'autres, une campagne admirable et vaillante contre l'esprit de réaction militaire et l'antisémitisme.*

Il faut relire toutes les pages où son style virulent, chargé d'épithètes, marqua les adversaires du plus grand des procès des temps modernes. Ce n'est plus le style léger, charmant, persifleur de Beaumarchais dans l'affaire Goezman, le cri d'angoisse, rauque et sourd, poussé par Balzac, dans l'affaire Peytel : ici c'est le cri de révolte d'une conscience indignée. Le frisson de l'âme populaire pendant ces jours honteux, nul ne sut mieux le traduire que M. Mirbeau dans plusieurs de ces parfaites pages.

Ainsi la Voix de la Rue *où il défendit Georges Picquart, ainsi cette belle* Lettre à un Prolétaire *d'une éloquence si persuasive : « Grâce à l'affaire Dreyfus, dont M. Guesde te supplie de te désintéresser, on s'occupe de toi davantage, on t'aime un peu plus. Certes, dans le tumulte des intérêts et des passions tu étais toujours oublié. Tu étais si petit, si petit, qu'on*

n'apercevait pas, souvent, dans la mêlée, ta face de douleur et de misère... Aujourd'hui elle apparaît mieux sur la face lointaine de l'autre... Les cris du pauvre damné font mieux entendre les tiens... De tous côtés, on dénonce les abus de pouvoir, les injustices, les férocités, les crimes, dont tu es, sans cesse, la victime. »

« *Et, en quelques mois, voici, arrachés au poteau des conseils de guerre, quatre de tes frères qui eussent subi l'infâme supplice... Tout cela n'est pas beaucoup, soit... Il ne tient qu'à ton courage, à ta tenacité, à ton intelligence d'avoir davantage !... Ne passe plus ton chemin, prolétaire, arrête-toi...* » *Le premier enfin — et cela avant la grande voix d'Anatole France — il osa, dans un article sur* Travail, *écrire d'Emile Zola qu'il « fut, aux heures infâmes, notre conscience.* »

Payant d'exemple, il combattit aussi par la parole dans de nombreux meetings organisés à Paris et en province, non souvent sans péril, comme cela se produisit à Toulouse en 1899. Ainsi, son rôle, à ce moment fiévreux, a été décisif.

Ecrites au cours de ces événements « les pages de meurtre et de sang » du Jardin des Supplices *(1899) qu'il dédia « aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les Hommes, » figurent les plus cruelles que l'auteur ait tracées. Dans le décor*

d'une nature tropicale luxuriante, dans le cadre merveilleux de ces jardins chinois, les plus beaux qui soient après « les admirables jardins de Kiew », M. Octave Mirbeau a groupé les plus raffinés supplices, *les plus perfectionnées tortures qu'inventa le génie oriental. Jamais la joie de tuer ne trouva plus sensuelle, plus ardente prosélyte que cette miss Clara à qui ces odieux spectacles offrent les vives saveurs. « La femme a en elle une force cosmique d'éléments, une force invincible de destruction comme la nature », dit M. Octave Mirbeau. Et c'est la femme qu'il place au milieu de ce jardin comme jadis il osa la placer au sommet du* Calvaire, *dévastatrice et triomphante !*

Avec le Journal d'une femme de chambre, *roman (1900);* les Vingt et un jours d'un neurasthénique, *recueil d'impressions balnéaires d'un sens caricatural intense,* Vieux Ménages, *comédie en un acte représentée sur la scène du Grand Guignol, M. Octave Mirbeau revint au violent réalisme, à la hardie satire bourgeoise que tenta jadis Daumier dans ses dessins, ou Flaubert dans ses livres. Nul mieux que ce puissant déformateur, Rowlandson ou Goya romancier, ne donna de nos fantoches contemporains, de nos honorables bourgeois, de nos médiocres dominateurs de tous ordres ou de toutes castes, une vision plus amère. Nul mieux que M. Octave Mirbeau n'a plus profondément*

« senti, devant les masques humains, cette tristesse et ce comique d'être un homme... Tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer les âmes hautes. (1) »

Le 19 février 1902, le théâtre de la Renaissance-Gémier représenta le Portefeuille, *comédie en un acte d'une belle ironie. Le Jean Guenille qu'incarna, ce soir là, si merveilleusement M. Firmin Gémier, c'est le frère souriant et résigné du Crainquebille d'Anatole France, c'est comme lui le gueux misérable et simple que soumettent les lois et les polices.*

Enfin le 20 avril 1903 les Français représentèrent l'œuvre scénique la plus complète, la plus vigoureuse, la plus hardie de toutes celles que donna M. Octave Mirbeau. Il y a dans cette pièce en trois actes : Les Affaires sont les Affaires, *une très forte conception dramatique.*

On y voit l'homme d'argent contemporain, autrement apte au négoce, autrement entreprenant, d'une envergure plus vaste que tous les financiers balzaciens, se mesurant aux difficultés économiques que la spéculation et la science lui opposent. Isidore Lechat, c'est le prodigieux agent d'affaires dont le génie étonnant commande à l'Argent, ordonne la hausse ou la baisse des valeurs, assume les combinaisons financières les plus redoutables. C'est le grand homme d'affaires qui sait

(1) *Le journal d'une femme de chambre*, dédicace à M. Jules Huret.

jauger à la valeur de l'or, les ambitions et les talents, le travail et l'amour, qui ne connait d'activité que celle qui a cours à la Bourse. Germaine — fille d'Isidore Lechat — se dresse devant son père comme une statue résignée de la douleur. Nulle — mieux qu'elle — n'a su discerner de quelles sources impures coulait cet or qui l'entoure d'opulence : nulle en de plus beaux élans, ne sut mépriser les richesses mal acquises dont elle est la captive vaincue. Ah ! la belle scène que celle où Germaine, avec son fiancé Lucien, se résoud à quitter ce toit si peu digne de sa conscience. Et la belle scène aussi que celle où Isidore Lechat apprenant la mort de son fils préféré, de Lucien (sorte de petit fetard que vient de broyer dans une folle course à l'abîme l'automobile aveugle) trouve encore la force suffisante de résister à Phinck et Gruggh, les deux maîtres aigrefins qui veulent lui arracher une signature décisive du traité préparé ! M. de Féraudy — qui tenait le rôle accablant d'Isidore Lechat — a su dessiner là l'une des scènes les plus émouvantes de la moderne tragédie de mœurs.

M. Octave Mirbeau, en même temps qu'il a écrit une œuvre de satire virulente, a porté un sévère jugement sur l'époque. Il a osé traiter, sur la scène des Français, du conflit de l'Argent et de la Justice immanente et définitive. Depuis Mercadet *et* les Corbeaux *aucune plume ne s'acharna aussi*

bien, dans une œuvre dramatique, à déchirer les conventions mondaines, à briser les iniquités sociales. Ce reste l'honneur des Français d'avoir oser monter, sur une scène ordinairement timorée, ce drame d'un auteur indépendant, drame fort, drame vigoureux, plein de toutes les qualités de sarcasme, de satire et de beauté qu'excelle si bien à exprimer M. Octave Mirbeau.

***

« Octave Mirbeau — écrit M. Catulle Mendes — c'est l'impétuosité. Et pourtant, ajoute-t-il, « ce brutal bouleverseur d'idées est un très sûr et très patient artiste de la phrase, un délicat manieur de mots : cet oseur devant la société est un timide devant la syntaxe... il se plaît à s'exiler de sa propre truculence pour s'inquiéter d'un rythme ou d'une sonorité : ce terroriste est un miniaturiste : ce guillotineur est un enlumineur... Afféterie de la tuerie. Mais, toujours, quand il a raison, c'est pour la Beauté !.. »

La Beauté — c'est quoiqu'en disent ceux qui ne goûtèrent pas l'amertume de ses œuvres les plus sombres — ce que comprend le mieux M. Octave Mirbeau. Il la comprend non seulement dans la vie et dans la souffrance, dans la laideur et dans le crime, mais aussi dans les œuvres des statuaires, des poètes et des peintres.

Nul, plus que lui, n'a vanté, à côté de tous les artistes que nous avons cités, l'inimitable

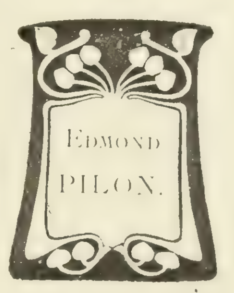
sculpteur du Baiser *et des* Bourgeois de Calais : *M. Auguste Rodin. Nul n'a fait davantage pour le triomphe d'un art dégagé des convenances, d'un art vivant, spontané, clair et nouveau, que des noms comme ceux de MM. Claude Monet ou Camille Pissaro honorent doublement. Sur Jean Lombard, sur Rodenbach il a écrit de beaux et sagaces articles. Il est des écrivains de l'Académie Goncourt qui reconnurent le talent si particulier de M. Charles-Louis-Philippe. Enfin, s'il a heurté parfois nos goûts personnels en se montrant injuste et méfiant pour plusieurs, il a été, pour d'autres, compréhensif et fraternel. Ici je songe à M. Maurice Maeterlinck. Il ne faut pas oublier que M. Octave Mirbeau fut le premier en France à oser écrire publiquement un nom que tous ont été depuis unanimes à placer parmi les plus grands.*

L'année dernière encore, à la veille des belles représentations de Monna Vanna, *au moment où le théâtre de l'Opéra-Comique montait* Pelléas et Mélisande *avec la musique de Claude Debussy, où se publiait le* Temple enseveli, *il a, une fois de plus, rendu justice à Maurice Maeterlinck. Aussi, disait-il, « nous aurons la joie très douce et très forte, non d'aimer davantage Maurice Maeterlinck, ce qui est impossible, mais de l'admirer, dans l'enthousiasme de tous, et de l'acclamer sous la triple face de son délicieux et puissant génie de poète, de philosophe et de drama-*

turge. »

A peu de temps de là, dans une page de brûlante ironie, il gourmait vertement M. Cuir, inspecteur des études primaires de l'Académie de Lille, qui avait entrepris d'expurger Balzac et de donner à ce mâle génie, en le mutilant, le pâle éclat des écrits chastes. Ainsi est cet écrivain. Caractère aussi âpre qu'impulsif, talent d'une dualité expressive et superbe.

M. Octave Mirbeau admire aussi bien ce qui est noble et beau qu'il raille ou attaque ce qui est vil et laid; ses enthousiasmes sont aussi sincères que ses critiques sont véhémentes. Nul n'est plus spontané dans l'amour ou la haine.



LETTRE AUTOGRAPHE
DE
OCTAVE MIRBEAU A GUY DE MAUPASSANT

(Collection de M. Pierre Dauze).

Mon cher ami,

Je suis bien en retard pour te remercier de l'envoi de ton livre. Excuse-moi. Je vis dans une double angoisse, et dans une double lutte. Je m'escrime contre l'adjectif rebelle, et le ton qui fuit; et lorsque, le soir vient, fatigué de mes travaux, écœuré de ma plume, je remets toujours au lendemain, le soin d'écrire mes lettres. Et le lendemain n'arrive jamais.

Cela ne m'a pas empêché, toutefois, de lire ton volume. Allouma est, peut-être, la nouvelle de toi que je préfère. Il est vrai que je les préfère toutes, quand je les lis. Mais celle-ci a peut-être un parfum spécial. Ce qui me charme en elle, c'est cette volupté animale qui s'en dégage, c'est aussi cette incommunicabilité de deux êtres, compliquée de l'incommunicabilité de deux races, et que tu as rendue avec un art infini, et par des sensations nouvelles, je crois.

J'admire vraiment combien tu t'es rendu maître de ton métier. Il y a, dans tout ce que tu fais, une souplesse, une variété, une aisance forte et libre, qui voilent la trace de

tout effort. Pour employer des expressions de peintre : jamais chez toi, une faute de valeur, un engueulement de ton ; et toujours l'importance donnée à la ligne caractéristique. Enfin, mon cher ami, arrivé à la perfection, et à une belle sérénité d'art que j'envie, qui m'étonne et qui me désespère.

Je comptais bien te voir cet hiver. Même je me disposais à partir pour Cannes, lorsque j'ai su, par le père Valentin Simond que tu étais envolé à Paris.

Je te serre cordialement la main

Octave Mirbeau

Casa Carola, Menton.



Portrait charge, par CAPPIELLO
(*Figaro*, 11 septembre 1902)

Opinions et Documents

Octave Mirbeau, par Ed. de Goncourt

(1889)

Jeudi 11 juillet. — Je dîne aujourd'hui à Levallois-Perret, en tête-à-tête avec Mirbeau et sa gracieuse femme, dans une salle à manger aux murs de laquelle est accrochée, d'un côté, une étude peinte du mari et de l'autre, une étude peinte de l'épouse.

Mirbeau a la gentillesse de me reconduire à Auteuil, et, en une expansion amicale, me raconte dans le fiacre des morceaux de sa vie, pendant qu'aux lueurs passagères et fugitives, jetées par l'éclairage de la route dans la voiture, je considère cet aimable *violent*, dont le cou et le bas du visage ont le sang à la peau, d'un homme qui vient de se faire la *barbe.*

Au sortir de l'école des Jésuites de Vannes, vers ses dix-sept ans, il tombe à Paris pour faire son droit, mais n'est occupé qu'à faire la noce. Vers ce temps-là, Dugué de la Fauconnerie fonde l'*Ordre*, et l'appelle au journal, et il a le souvenir — lui qui vient d'écrire la notice de l'exposition de Monet — que son premier article fut un article lyrique sur Manet, Monet, Cezanne, avec force injures pour les académiques : article qui lui fit retirer la critique picturale. Il passe à la critique théâtrale, mais ses éreintements sont entremêlés de tant de demandes de loges pour des femmes légères, qu'au

bout de quelques mois, il avait fâché le journal avec tous les directeurs de théâtre.

Là, quatre mois de vie étrange, quatre mois à fumer de l'opium. Il a rencontré quelqu'un de retour de la Cochinchine, qui lui a dit que ce qu'a écrit Baudelaire sur la fumerie de l'opium est une pure blague, que ça procure au contraire un bien-être charmant, et l'embaucheur lui donne une pipe et une robe cochinchinoise. Et le voilà pendant quatre mois dans sa robe à fleurs, à fumer des pipes, des pipes, des pipes, allant jusqu'à cent quatre-vingt par jour et ne mangeant plus, ou mangeant un œuf à la coque toutes les vingt-quatre heures Enfin il arrive à un anéantissement complet, confessant que l'opium donne une certaine hilarité au bout d'un petit nombre de pipes, mais que passé cela, la fumerie amène un vide, accompagné d'une tristesse, d'une tristesse impossible à concevoir. C'est alors que son père, auquel il avait écrit qu'il était en Italie, le découvre, le tire de sa robe et de son logement, et le promène, pas mal crevard, pendant quelques mois en Espagne.

Arrive le 16 mai. Il était rétabli. Par la protection de Saint-Paul, il est nommé sous-préfet dans l'Ariège, et il me dévoile les mensonges du suffrage universel, me contant que dans une commune, où Saint-Paul avait eu l'unanimité, quelques mois après, le candidat de Gambetta avait la même unanimité.

Mais au mois d'octobre de cette année, le sous-préfet est sur le pavé, et il se remet à faire du journalisme dans le *Gaulois*.

C'est alors l'époque de cette grande passion qui l'improvise boursier, un boursier s'il vous plaît, gagnant douze mille francs par mois pour la femme qu'il aime, puis bientôt la cruelle déception, qui lui fait acheter, avec l'argent de sa dernière liquidation, un bateau de pêche en Bretagne, sur lequel il mène pendant dix-huit mois la vie d'un matelot, dans l'horreur du contact avec les gens *chic*. Enfin, le retour à la vie littéraire.·...

Journal des Goncourt (Tome VIII, 1889-1891, p. 68),
Paris, Charpentier, 1895.



Octave Mirbeau et le comédien de Féraudy pendant une répétition de : « Les Affaires sont les Affaires »
(Dessin de Sem, *Journal*, 5 mai 1903)

Octave Mirbeau, par G. Rodenbach
(1899)

On pourrait dire de M. Octave Mirbeau qu'il est le don Juan de l'Idéal.

Don Juan est le grand incontenté. Il a une curiosité inquiète, des aspirations infinies et peut-être aussi un gout des expériences. Il appartient à cette famille des Lunatiques dont il est parlé dans Baudelaire. « Tu aimeras le lieu où tu ne seras pas, l'amant que tu ne connaîtras pas... » Toujours changer, se quitter, chercher ailleurs, versatile pèlerin de l'amour ! Tirso de Molina le vit passer dans les oratoires de Séville, guettant quelque infante aux yeux tristes, lui-même pâle comme la cire du chandelier. Molière aussi le rencontra, et Mozart qui nota l'harmonie de ses plaintes, et Byron et Musset. Personnage fuyant, inassouvi, énigmatique surtout. Il a sur la face un sourire, car le sourire seul est énigmatique. Mais son sourire est plus proche des larmes que du rire. Il apparaît le plus triste d'entre les hommes pour avoir voulu l'absolu. Pourtant son obsession était restreinte ; elle fut purement féminine. Don Juan ne chercha l'absolu que sous une seule forme : l'Amour.

Que dire de celui qui serait le Don Juan de tout l'Idéal ? M. Octave Mirbeau y fait songer. Il n'y a pas que l'absolu de la beauté. Il y a l'absolu de la bonté, du bonheur, de l'art, de la justice. L'amour du cœur va à d'autres choses qu'à la femme ; on veut aimer des tableaux, des livres,

les malheureux, les pauvres, les fleurs, les morts, les nuages — on veut pouvoir s'aimer soi-même. Comment faire avec un seul cœur, si exigu, et qui contient si peu ? Pourtant il faut aimer encore. On n'a pas assez aimé. On s'est trompé en aimant. Alors on vide son cœur — pour le remplir de nouveau. On se déprend, parfois, mais c'est afin de se passionner autre part.

C'est la nature de don Juan... Or, M. Octave Mirbeau lui ressemble comme un frère, plus souffrant, plus inassouvi, puisqu'il aime davantage et que son idéal est sans limites.

Lui aussi a un sourire : son ironie, une ironie spéciale, hautaine et grinçante, d'une originalité unique et qui constitue une de ses plus fortes vertus littéraires. Encore un peu, ceux qui ne voient pas assez le fond des choses, l'auraient pris pour un pamphlétaire, à cause de cette ironie, parce qu'il publia les *Grimaces*, qui furent parfois de cruelle satire, et parce qu'il écrivit de mémorables « éreintements », des portraits justiciers, eaux-fortes où la plaque avait reçu d'indélébiles morsures. Mais ceci encore n'est-ce pas la logique même de don Juan ? M. Mirbeau veut l'absolu dans la beauté, dans l'art, dans la justice, comme don Juan voulait l'absolu dans l'amour. C'est pourquoi il accable de sa puissante raillerie, de ses invectives aux vols d'aigles et d'ouragans, de sa haine loyale, les mauvais écrivains, les mauvais riches, les *Mauvais Bergers*, comme il dit dans son drame.

Mais haïr est la même chose qu'aimer. La haine ne provient que de trop d'amour. On le

croyait cruel et inexorable. Ah! comme il est différent, et tout le contraire même, pour ceux qui le connaissent bien, ont approché tout près de ce cœur ombrageux et orageux. Contradiction de l'apparence! Même au physique, si son allure décidée, sa rousse moustache militaire disent l'audace, la bravoure, le goût du combat, il y a là, dans ce visage, des yeux bleus si ingénus, si tendres, si jeunes encore dans la figure plus âgée, des yeux comme ceux des enfants, des yeux comme les sources dans la campagne, des yeux qui croient à la bonté, à la loyauté, des yeux qui tout de suite s'apitoient, des yeux mouillés et comme faits avec des larmes qui attendent...

Ainsi pour l'âme ... On croyait M. Octave Mirbeau uniquement belliqueux, voire un peu féroce. En réalité, habitant loin des villes et en pleine Nature, il était toute douceur et vivait avec les fleurs. Sainte Thérèse, qui fut aussi une passionnée, a dit qu'elle se clarifiait les yeux chaque matin avec des roses. M. Octave Mirbeau aima toutes les fleurs qu'il a nommées « des amies violentes et silencieuses ». Dans son jardin de Poissy, où il a des collections admirables d'iris, de roses, de pensées, il faut le voir, compétent comme un horticulteur du Harlem, qui les veille, les caresse, les appelle par leur nom.

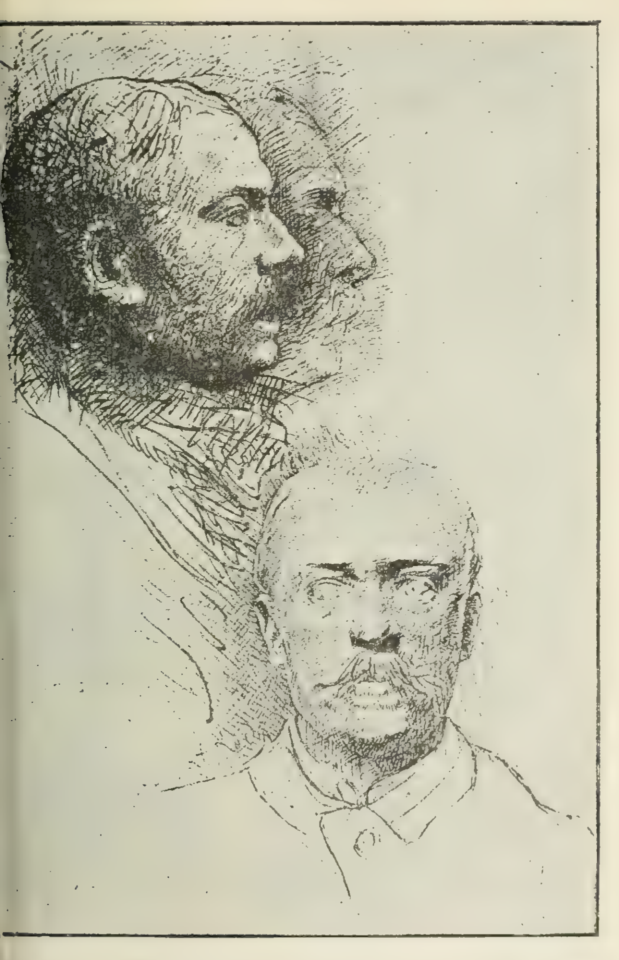
Certes, il les aima pour leur beauté, mais sans doute aussi et principalement pour leur fragilité. Car il est, avant tout, un grand cœur miséricordieux. Toute son ironie provient de toute son indignation, toute sa colère de toute sa pitié. Ses

larmes deviennent des projectiles... C'est un sentimental sanguin.

Et, en effet, après ses combats, voici tout aussitôt de lyriques effusions, des dithyrambes sonores et dont l'éclat de trompettes va atteindre les quatre points cardinaux de l'Art. On se souvient de certaines de ses pages, définitives comme un sacre, sur M. Rodin, sur M. Léon Bloy, tous ceux en lesquels il croit voir luire — enfin ! — un peu de l'Absolu. Alors, ce sont moins des portraits qu'il trace, que des chants de joie, de triomphe et d'amour. Oui ! il aime, il le dit, il le crie, avec des troubles et des frissons, des mots comme des baisers, des phrases qui s'agenouillent. « Du journalisme, » disent les sots. Mais M. Octave Mirbeau ne fait pas des articles ; il n'a jamais écrit un seul article dans sa vie... Ces pages courtes, qui disent ses amours et ses haines, n'est-ce pas comme la correspondance de ce don Juan de l'Idéal, trop plein d'une âme, expansion d'une heure et qu'il garde au fond d'un tiroir — sans même daigner les publier. Est-ce qu'on publie jamais ses lettres d'amour, puisque leur encre, vite pâlie, semble vouloir d'elle-même retourner au néant ?

....

M. Octave Mirbeau n'est pas seulement un grand écrivain : il est un écrivain courageux. Il dit tout ce qu'il faut dire, en dépit des prudences, des sourdines et des fards, des préjugés, abus, compromis, — choses temporaires et contingentes ! Et alors, quelle criailleries ! Que veut-il cet [illegible], qui demande l'infini dans la vie et



:xemplaire de *Sébastien Roch*, cartonné en vélin avec triple portrait de l'auteur dessiné à la plume par le sculpteur A. RODIN, en 1892

rait de *L'Art dans la décoration extérieure des Livres*, par Octave UZANNE.

cherche l'Eternité sur les cadrans? C'est chercher midi à quatorze heures.

On le vit bien quand il dressa dans le *Calvaire* (au grand scandale universel), une scène de guerre admirable; c'est l'ennemi regardé, le uhlan prussien qu'on vient d'abattre, solitaire et jonchant la route, parmi la Nature éternellement en fête et impassible. Alors le sens humain s'éveille Au-dessus de l'idée de la Patrie, il y a l'idée de l'Humanité. Autre solidarité, plus vaste, plus foncière. Et le héros du *Calvaire* s'émeut, s'agrandit aux pensées magnifiques; et il baise au front l'Ennemi mort.

Vaste cœur de Don Juan, que trois mille noms de femmes n'avaient point rempli, cœur inépuisable, cœur inassouvi, cœur qui sans cesse recommençait des expériences, voici un baiser dont il n'avait pas soupçonné la beauté et le funèbre enivrement! Et comme l'amour des femmes apparaît médiocre et restreint auprès de cet amour qui baise, sur le visage de l'ennemi, toute la douleur, toute l'humanité, toute la beauté morale, toute la mort.

Car M. Octave Mirbeau aboutit souvent à la mort... On en sent la présence rôdeuse et terrifiante, partout dans son œuvre. Il y souffle comme le vent du bord des abîmes.

C'est l'arrière-goût d'amertume de tous les fruits cueillis. la frénésie des fins de fête, un bruit de départs incessants. Vie instable! Destinées éphémères! Fantômes avant-coureurs et pires que la mort! Il y a des pages que baigne une sueur moite. On éprouve une terreur d'on ne sait

quoi. M. Octave Mirbeau excelle à ouvrir ainsi des portes sur le mystère à susciter des ombres suspectes dans les miroirs, à amasser des soirs livides où des clochers charivent, où des passants s'exténuent. C'est une des faces inquiétantes de son talent qui, dressé haut dans la vie, en arbre fougueux, aux branches nombreuses, laisse entrevoir que ses racines plongent dans des terres de poison et d'écroulement aboutissent à des eaux, où flottent les cadavres d'Ophélie et des fous.

Ce sentiment de la mort est permanent chez lui... Ainsi dans le *Calvaire* même en pleine sensualité, tandis que Juliette dort, il se met à l'imaginer morte. La vision s'accomplit jusqu'au bout . . Dans la fraîche haleine de la femme, pointe une imperceptible odeur de pourriture ; autour du lit, s'allument déjà et vacillent les cierges funéraires... des glas s'entendent...

Union de l'amour et de la mort. Qui peut les désassocier ? Par quel mystère les amants, au paroxysme de la volupté, ont-ils la nostalgie de mourir ?

Il est naturel que cette nostalgie se retrouve chez un écrivain toujours en peine d'aimer, et qu'aucun amour ne contente... Il aime l'amour, il aime la gloire : il aime les fleurs, il aime les pauvres, il aime ses livres, il aime l'art avec une passion exaltée et militante : peut-être aussi qu'il aime la mort... Et ceci encore est bien conforme à sa destinée d'un Don Juan de l'Idéal... La mort est le dernier amour de Don Juan.

(*L'Elite*, p. 143. Paris, Fasquelle, 1899).

Octave Mirbeau chez lui
par Achille Segard
(1898)

Monsieur Mirbeau est peut-être l'écrivain le plus passionné de ce temps ; d'instinct il est l'homme des idées extrêmes. Réaliste déterminé aux environs de 1885, anarchiste violent en 1897, il a suivi la pente naturelle de son esprit et. selon le précepte des grands théoriciens libertaires, il s'est développé selon sa propre nature.

« Ce que je reproche au Jean Roule des *Mauvais Bergers*, disait l'autre jour l'aîné des Rosny, c'est de laisser entendre à maintes reprises qu'il n'est devenu révolutionnaire qu'à force de misère. A mon avis. cette observation n'est pas juste : on naît révolutionnaire comme on naît romanesque ou sentimental, et, quelles que soient les circonstances, heureuses ou malheureuses, on demeure tel que la nature vous a fait. » Cette opinion, si aisément justifiée par l'exemple de Blanqui ou par celui de Rochefort, est fortifiée encore par l'exemple de M. Mirbeau lui-même.

Dès son début dans le journalisme, c'est-à-dire dès l'année 1874, qu'il rédige à l'*Ordre* le feuilleton dramatique ou qu'il se charge, pour le compte du journal *la France*, de la critique des Salons, il est, par tempérament plus encore que de parti pris, le démolisseur des vieilles théories et le bâtisseur des renommées nouvelles.

Chacun de ses livres est comme un jalon or-

gueilleusement planté sur la route de la Révolte et la tragédie des Mauvais bergers n'est que l'aboutissement nécessaire où il devait parvenir.

Un instant, les amis de M. Mirbeau ont pu croire que la ligne droite de sa vie allait être brisée; c'est à l'époque du 16 Mai. A ce moment le jeune journaliste, qui déjà commençait à se faire dans la presse une situation respectée, accepta le poste de chef de cabinet auprès du préfet de l'Ariège; quelque temps après il était nommé sous préfet à Saint-Girons: mais la carrière de M. Mirbeau est de celles qui semblent tracées d'un seul trait de plume; il ne demeura fonctionnaire que le temps d'être dégoûté de l'Administration et la réélection triomphale des 363 fut le prétexte bien venu d'une démission nécessaire. Il sortit de l'Administration comme d'un repos forcé et rentra dans le journalisme: on n'a pas encore perdu le souvenir de ses articles retentissants et notamment de sa diatribe contre les comédiens; on se souvient aussi de la réponse impayable de M. Coquelin aîné et de l'adresse que les comédiens de Paris, réunis en assemblée générale, communiquèrent à tous les journaux pour assurer l'auteur de cet article « de leur mépris et de leur dédain; » c'est alors que M. Mirbeau fonda *les Grimaces* dans le format de *la Lanterne* d'Henri Rochefort.

Il ne renonça aux *Grimaces* que pour publier des livres simples et puissants comme des cris. Je ne parle ni de *Slaves et Teutons*,(1) qui parurent

(1) Ce livre n'appartient pas à l'œuvre d'Octave Mirbeau (Notes des Editeurs).

en 1882, ni des *Lettres de ma Chaumière*, qui parurent en 1885. Bien qu'on y puisse déjà reconnaître la marque d'un esprit original, ils ont été comme effacés par le succès du *Calvaire*, de *l'Abbé Jules* et de *Sébastien Roch*. A proprement parler, ces trois livres constituent avec le drame des *Mauvais Bergers* l'œuvre définitive de M. Mirbeau. Ce sont tous les trois des livres de révolte : révolte vaine d'un malheureux qui ne peut vaincre son amour ! Révolte vaine d'un prêtre qui se débat dans les mailles du célibat forcé ! Révolte vaine d'un enfant dont l'âme est pétrie malgré lui par des maîtres indignes ! Et c'est pourquoi nul de ceux qui ont lu ces trois livres ne s'étonnera de la conclusion sinistre que l'auteur donne lui-même à ses *Mauvais Bergers*: la révolte est impuissante, l'autorité est impuissante, il n'y a plus que la douleur, la destruction et la Mort. M. Mirbeau a fait le drame qu'il devait faire et qu'il portait en lui depuis l'origine des temps ; il ne s'ensuit pas, grâce à Dieu, qu'il ait enfin découvert la vérité.

M. Octave Mirbeau est un impulsif et un lyrique, il a le don du verbe et l'éloquence est sa qualité la moins contestable, il pousse audacieusement jusqu'aux plus extrêmes conséquences de ses théories et il aboutit fatalement aux conclusions les plus désespérées. Il ne peut empêcher cependant que toutes ses œuvres ne soient presque malgré lui vivifiées par un impétueux amour de la vie et qu'il n'émane malgré tout, d'entre les pages de chacun de ses livres, une impression légère mais pacifiante d'idéalisme et de poésie.

Pour ma part, je n'ai peut-être bien compris

M. Mirbeau que lorsque je l'ai connu lui-même dans son décor familier. Je l'ai rencontré dans son *home* par une exquise matinée d'hiver où le soleil pâle et doux entrait à flots par les larges



Octave MIRBEAU lisant « Les Affaires sont les Affaires »
Dessin d'Albert LAMBERT fils (*Magasin Pittoresque*, 1er mars 1903)

fenêtres. Je l'y ai vu tout entouré des œuvres d'art qui, en leur temps, parurent aussi révolutionnaires et qui sont maintenant universellement admirées. Dès le seuil je me trouvai face à

face avec un mineur de Constantin Meunier qui semblait résumer en lui toute la tristesse et toute la noblesse du travail ; devant un paysage de Claude Monet, violent et tourmenté, mais qui laisse l'œil comme illuminé; devant un coin de jardin signé de Pissarro, corbeille surabondante de fleurs d'où s'élance comme des jets le panache touffu des arbres !

Or, tandis que j'examinais rapidement cette demeure où flotte, semble-t-il, un peu de l'âme de celui qui l'habite, s'infiltraient lentement et irrémédiablement en moi des impressions confuses faites de violence et de douceur. Si clair et si haut perché qu'il domine un vaste horizon, cet appartement n'est tendu que d'étoffes légères aux tons adoucis et chatoyants ; l'antichambre et le bureau sont jaune tendre, le salon est d'un vert léger rehaussé de peintures à peine rosées et tout parsemé de meubles frêles aux notes claires ; la salle à manger est d'un vert très doux avec une cheminée de céramique où des grès flammés descendent toute la gamme des couleurs ; le tapis est à grands ramages et soyeux comme une fourrure. De cet ensemble se dégage une sorte de douceur qui serait presque féminine si les yeux en même temps ne voyaient éclater sur les murs des panneaux ou des toiles qui sont comme des foyers de lumière. Voici la *Gardeuse d'oies*, de Pissarro, qui semble baignée dans une nappe de soleil ; voici *les Danseuses* de Forain qui s'élancent hors du cadre avec une légèreté comme aérienne ; voici un tableau de Van Gogh, gerbe d'iris que traversent de longues feuilles acérées

comme des glaives..... Cet appartement est un musée et le jour y entre à flots ; de-ci, de-là traînent des violettes ou des branches de lilas, un parfum léger s'évapore et l'impression dernière est harmonieuse et douce. Peut-être un lecteur expérimenté découvrirait-il dans l'œuvre de M. Mirbeau un peu de la douceur qui émane de ces chambres claires et, sous le pessimisme systématique des conclusions les plus noires, découvrirait-il en même temps un peu de l'âme de l'auteur qui est moins rude qu'on ne l'imagine.

(*Revue Illustrée*, 1er janvier 1898) (1)



Caricature d'O. Mirbeau, par Louis S[illegible]
(*La Presse*, 1[illegible] avril 1902).

(1) La rédaction de la *Revue Illustrée* a fait précéder l'article reproduit ci-dessus de la note suivante : « Cette feuille était déjà imprimée quand a paru dans le *Journal*, sous la signature de M. O. Mirbeau, un article qui outrage de la façon la plus grossière notre éminent et cher collaborateur M. Francisque Sarcey. Est-il besoin d'ajouter que la *Revue Illustrée* proteste avec indignation contre cette [illegible] ? — A. B. »

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS. — **Le Comédien**, *suivi de l'entrefilet de M. Vitu, la lettre de M. Mirbeau à M. Magnard, l'ordre du jour du théâtre du Chateau d'Lau et « les Comédiens par un Comédien », réponse à M. Mirbeau par C. Coquelin de la Comédie Française*, Paris Brunox, 1882, in-16. — **Le Salon de 1885**, étude, Paris, Baschet 1885, gr. in 4° (Collection des *Maîtres Modernes*, publiée sous la direction de F. G. Dumas. En carton : 30 fr.) — **Lettres de ma chaumière**, contes et nouvelles, Paris, A. Laurent, 1886, in-12. — **L'Abbé Jules**, roman, Paris, Ollendorff, 1888, in-18. — **Le Calvaire**, roman (publié fragmentairement dans la « *Nouvelle Revue* ».) Paris, Ollendorff, 1887, in-18. Réimpression en 1901 : *Le Calvaire*, illustrations gravées sur bois par Jeanniot. (Il a été tiré de cette dernière édition 75 exemplaire de luxe en format in-8°). — **Claude Monet A Rodin**, Paris. (Galerie Geoges Petit), 1889, in-8° (Etudes servant de préface à une exposition de ces deux artistes : *Claude Monet* par Octave Mirbeau ; *Auguste Rodin* par Gustave Geffroy). — **Sebastien Roch**, romans de mœurs, Paris,Charpentier-Fasquelle, 1890, in-18. - **Contes de la Chaumière**, avec deux eaux-fortes de Raffaelli, Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-32. (Réimpression partielle mais avec variantes *des Lettres de ma chaumière*. Le premier texte offrait 21 récits ; celui-ci n'en contient que 14, dont quelques-uns d'inédits). — **Les Mauvais Bergers**, pièce en 5 actes (représentée au Théâtre de la Renaissance le 14 décembre 1897 .Paris, Fasquelle, 1898 in-18. — **L'Epidémie**, pièce en 1 acte (Théâtre Antoine, le 29 avril 1898), Paris, Fasquelle, 1898, in 18. — **Le Jardin des Supplices**, Paris, Fasquelle, 1899, in-18 (*Le même*, avec un dessin en couleur de Auguste Rodin, imprimé par A. Clot, Paris, Fasquelle, 1899, in 8°. *Le même*, Réimpression de la deuxième partie, avec 22 dessins de Rodin, tirés par A. Clot (Typographie de Renouard), Paris, Vollard, 1903, in-4°. — **Les Mémoires d'une Femme de Chambre**, roman, Paris Ed. de la « Revue Blanche », 1901, in-18. (Il a été tiré en outre : 250 exemplaires en format in-8°. — **Les vingt-et-un jours d'un Neurasthénique**, roman, Paris, Fasquelle, 1902, in 8°. — **Le Portefeuille**, comédie en 1 acte. (Théâtre de la Renaissance — Gémier, 19 février 1902), Paris, Fasquelle, 1902, in-18. — **La Grève et les Electeurs**, 1re éd., Paris, « Les Temps Nouveaux », 1902, in-16 (Brochure faite d'un article publié au « Figaro »). — **Vieux ménage**, pièce, en un acte (Grand Guignol, 19 novembre 1901 . Paris, Fasquelle, 1901,

in-18. — **Amants**, pièce en 1 acte (Grand Guignol, juillet 1901), non publiée. — **Scrupules**, pièce en 1 acte (Grand Guignol, mai 1902), non publiée.

Préfaces aux ouvrages suivants : JEAN LOMBARD : *L'Agonie*, nouvelle édition illustrée, Paris, Ollendorff, 1901, in-16 ; *Dessins de Rodin*, publiées par la maison Goupil, Paris, Boussod, Manzi, etc., 1897, in-fol. ; FRANÇOIS DE CROISSET : *Les nuits de quinze ans*, Paris, Ollendorff, 1898, in-16 ; *Hommage des Artistes à Picquart*, Paris, Soc. libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-fol. ; JULES HURET : *Tout Yeux, tout oreilles*, Paris Fasquelle, 1901, in-18 ; LOUIS LAMARQUE : *Un an de caserne*, Paris, Stock, 1901, in-18.

PÉRIODIQUES. — La Bibliographie d'Octave Mirbeau se complique ici d'une collaboration permanente à un grand nombre de journaux. Aussi bien est-ce dans les feuilles quotidiennes qui parurent depuis plus de quinze ans, qu'il conviendrait de rechercher la production de ce robuste écrivain. Encore un volume ne suffirait point pour cataloguer la plupart des articles, études critiques, notes politiques et d'actualité qu'il signa. Nous en donnons une nomenclature succincte, mais chronologique, signalant avec des titres et des dates quelques-uns des meilleurs parmi ceux-là et qui méritent mieux que l'oubli de tout à l'heure.

L'Ordre, (1875) Revue dramatique, Critique d'Art. Articles divers parus les 23 et 25 octobre, les 3, 22, 29 novembre, les 6, 13, 20, 27 décembre.

L'Ariégeois, journal politique et littéraire de l'Ariège (1876-1877) articles politiques divers, la plupart non signés.

Le Gaulois, La France, Paris-Journal, (1880-1882) articles d'actualité, Fantaisies littéraires, Critique des Salons.

Le Figaro (1882) : [illegible] articles : *La Chanson de Carmen, conte à la manière d'[illegible]* [illegible] : *Nocturne parisien* (31 août) : *Le Comédien* [illegible] (17 septembre) ; *Mme Fauquine* (13 septembre) ; *Le Faux Monde* (22 septembre) ; *Les Boulevardiers* (29 septembre) ; *Barbes [illegible]* (8 octobre) ; *Pontoise ou les Fenayrou* (12 octobre) ; *Le Comédien* (26 octobre).

Les Grimaces, hebdomadaire, Paris, couvert. illustrée par G. Fraipont. Rédacteur en chef : Octave Mirbeau. Collaboration de Alfred Capus, Grosclaude, etc., 21 juillet 1883-5 janvier 1884, in-18. Articles satiriques. Quelques titres : sur *François Coppée* ; *Ohnet*, *Dentu et Cie*, *Le Theâtre* ; *Les Nouvelles* (sur Richepin) ; *Revue des Etrennes*, etc ..

Le Gaulois, Le Figaro (1885-1894) : Articles d'actualité, critique. Dans *le Gaulois* de 1887 : *Jean Baffier* (6 avril) ; *Le Public et le Théâtre* (20 avril) ; *Le Rêve* (8 mai) ; *Le Sphinx* (20 mai) ; *Notes Pessimistes* (2 juin) ; *L'inconnu* (24 juin) ; *Vers le bonheur* (3 juillet) ; *Questions [illegible]* (21 juillet) ; *Crepuscule de Fête [illegible]* (1er août) ; *[illegible]* (22 août) ; *Le Veuf* (31 août) ; *Le [illegible] à la Vie* (12 septembre) ; *Le Paysan* à propos de *La Terre* de Zola (21 septembre).

Nouvelle Revue (1886). Publication partielle du roman : *Le Calvaire.*

Revue Illustrée (1886). Nouvelles : *Gavinard* ; *Les Infortunes de Maît' Liziard ; La Chambre close.* (1889) : *Auguste Rodin.*

Echo de Paris (1889-1894). Articles divers, Nouvelles, etc., (**1890** : *Sébastien Roch*, roman (du 15 janvier au 2 avril) ; (**1892**) : *Les petits martyrs* (3 mai) ; *Être peintre* (17 mai) ; *La Loi du meurtre* (24 mai) ; *Les dialogues tristes* (31 mai) ; *Le Duel* (28 juin) ; *Paysages* (20 août, 6, 13 et 20 septembre) ; *Dans le Ciel* (27 septembre et autres numéros jusqu'en 1893). (**1893**) : *Pelléas et Mélisande* (9 mai), *etc...*

Le Journal (1894-1902). Chroniques d'actualité et nouvelles. (**1894**) : *Pour Jean Grave* (19 février) : *La Folle* (25 mars) ; *Crescite* (1er avril) ; *O Rus !* (15 avril) : *Félix Fénéon* (29 avril) ; *Potins* (7 mai) : « *Les Mal-Vus* » (3 juin) ; *Philosophe sans le savoir* (10 juin) ; *Profil d'explorateur* (15 juillet) ; *Les Vieux Ménages* (29 juillet) ; *Mon précepteur* (26 août) ; *Chez le Bourreau* (2 septembre) ; *Cartouche et Loyola* (9 septembre) ; *Des Passants* (23 septembre) ; *Mémoires pour un avocat* (30 septembre, 7, 14, 28 octobre, 5, 11, 18 et 19 novembre) ; *Séverine* (9 décembre) ; *Le Legs Caillebotte et l'Etat* (24 décembre) ; (**1895**) : *Un Fou* (7 janvier), *Le Rapport de M. Frédéric Febvre* (27 janvier) ; *M. Quart* (3 février) : *Les Hantises de l'Hiver* (17 février) ; *L'Armature* (24 février) ; *Clemenceau* (11 mars) ; *Des Lys ! des Lys !* (7 avril) ; *Une Nouvelle Justice* (21 avril) ; *Toujours des Lys !* (28 avril) ; *Les Ames simples* (5 mai), *Présentation* (19 mai) ; *Auguste Rodin* (2 juin) ; *Intimités preraphaelites* (9 juin) ; *A propos du « Hard Labour »* (16 juin) ; *Sur un Livre* (Le portrait de Dorian Gray) 7 juillet ; *Les Souvenirs d'un pauvre diable* (28 juillet au 1er septembre) ; *Précocité* (3 novembre) ; *Portrait* (24 novembre) ; *La P'tite* (8 décembre) ; *Pitié militaire* (29 décembre). (**1896**) : *Un grand écrivain* (12 janvier) ; *Scrupules* (26 janvier) ; *Mon Pantalon* (2 février) ; *Mes Sabots* (9 février) : *Les Artistes de l'âme* (23 février) ; *Georges Rodenbach* (15 mars) ; *Un peu de science* (29 mars) ; *Lettre ouverte à Alphonse Allais* (10 avril), *Mannequins et critiques* (26 avril) ; *Tatou* (24 mai) ; *Divagations sur le Meurtre* (31 mai) ; *Le Blasphème de Catulle Mendès* (7 juin) ; *Points de vue* (14 juin) ; *La Villa hantée* (28 juin) : *Botticelli proteste*, I et II (4 et 11 octobre) ; *Les Pintades* (15 novembre) ; *M. Léon Daudet* (6 décembre) ; *Questions sociales* (20 décembre) ; *César Franck et M. Gounod* (27 décembre). (**1897**) : *Le Petit Vicomte* (3 janvier) ; *Ce que l'on écrit* (17 janvier) ; *Entr'acte à « l'Œuvre »* (24 janvier) ; *On demande un Empereur* (31 janvier) ; *Un bagne chinois* (14 et 21 février) ; *Adieu à Bruges* (28 février) ; *Le Jardin des Supplices* (7, 21 et 28 mars) ; *Le Retour* (4 avril) ; *M. Joseph* (11 avril) ; *Kariste parle* (25 avril et 2 mai) ; *La Livrée de Nessus* (16, 23, 30 mai et 6 juin) ; *Léon Bloy* (13 juin) ; *Amants* (11 juillet) ; *Francisque Sarcey* (1er août) ; *En traitement* (8, 15, 22, 29 août et 5 septembre) ; *Préface aux dessins d'Auguste Rodin* (12 septembre) ; *Le Gamin qui cueillait les Ceps* (3 octobre) ; *L'Embaumeur* (10 octobre) ; *Chez l'Illustre écrivain* (17, 24,

31 octobre, 7, 14, 21 et 28 novembre) ; *Famille d'Artiste* (les Pissarro) 6 décembre ; *Les millions de Jean Loqueteux*, conte (26 décembre). (**1898** : *Une visite à Sarcey* (2 janvier) ; *Oubli* (6 février) ; *La Fée Dum-Dum* (20 mars) ; *Fragments* (3 avril, 1, 8 mai, 5, 12 et 19 juin) ; *Le mur* (17 juillet) ; *Mémoires d'un pauvre diable* (24, 31 juillet, 7, 14, 21 août, 4 et 18 septembre) ; *La vache tachetée* (20 novembre) ; *Les Mémoires de mon ami* (27 novembre, 4, 11, 18 et 25 décembre). (**1899**) : *Notes sur Georges Rodenbach* (11 janvier) ; *Les Mémoires de mon ami*, suite (22, 29 janvier, 5, 12, 26 février, 5, 12, 19, 26 mars, 2, 9, 16, 23, 30 avril, 21, 28 mai et 5 juin) ; *Le Pantalon* (25 juin) ; *Un Zèbre* (23 juillet) ; *Clotilde et moi* (30 juillet et 6 août) ; *Scènes de la vie de famille* (12 et 16 novembre). (**1900**) : *Petite valse* (14 janvier) ; *Le Caire et l'Esprit* (11 mars) ; *Propos galants sur les femmes* (1er avril) : *Le Bon temps !* (6 mai) ; *Espoirs Nègres* (sur M. Vielé Griffin) 20 mai ; *Une heure chez Rodin* (8 juillet) ; *La Vieille aux Chats* (10 août) ; *Contes pour une malade* (9 septembre) ; *En Voyage* (16 septembre) ; *Dépopulation* (25 novembre). (**1901**) : *Commentaires à un portrait* (contre le peintre Raffaelli), 13 janvier : *Sur Frantz Servais* (27 janvier) ; *Pétrisseurs d'âmes*, souvenirs autobiographiques (10 février) ; *Le secret de la Morale* (10 mars) ; *Vincent Van Gogh* (17 mars) ; *Jour de Congé* (21 avril) ; *Le Christ proteste* (28 avril) ; *La Blouse et la Redingote* (19 mai) ; *Le Portefeuille* (23 juin) ; *Le Rossignol de Bâle* (14 juillet) ; *Un homme sensible* (23 août, 1, 8, 15, 29 septembre, 6, 13 et 20 octobre) ; *Les Père-Coupe-Toujours* (15 décembre). (**1902**) : *Sur les académies* (12 janvier) ; *Le Domaine Public* (M. Cuir), 2 mars ; *L'Avenir des chefs-d'œuvre* (9 mars) ; *L'Abbé Cuir* (16 mars) ; *Sculpteur malgré lui* (30 mars) ; *Maurice Maeterlinck* (27 avril) etc...

L'Aurore, **Le Matin** (1899-1903). Dans l'*Aurore* des articles politiques, au *Matin* des chroniques.

Revue des Deux-Mondes (15 décembre 1895). *Economie Sociale, Pourquoi des Expositions ?*

A CONSULTER

Léon Blum *Conversations de Gœthe avec Eckermann*, (1897-1899), Paris, Ed. de la « Revue Blanche », 1901, p. 239, in-18. — **Paul Bourget** : *Bibliographie* (à propos du *Calvaire*) « Nouvelle Revue », 1er janvier 1887. — **Gustave Geffroy** : *Les Mauvais Bergers* (photographie par Dornac), Revue Encyclopédique, 8 janvier 1898. — **André Gide** : *Prétextes* (à propos des *Vingt-et-un jours d'un Neurasthénique*) Paris, Soc. de Mercure de France, 1903, in-18. — **J. et E. de Goncourt** : *Journal* (année 1889), Tome VIII, Paris Charpentier-Fasquelle, 1895. — **Fernand Gregh** : *La Fenêtre ouverte*, Paris Fasquelle 1901, in-18. — **B. Guinaudeau** *Octave Mirbeau*, L'Aurore, 1er juillet 1899. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire* pp. 207-209 et autres, Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-18. — **Jules**

Huret : *Octave Mirbeau*, Paris, Grande Encyclopédie, Tome XXIII. — **G. de Lacaze-Duthiers** : *Les articles d'O. Mirbeau. Documents pour servir à l'histoire de l'Art et de la Politique pendant trente ans.* La Plume, 15 février 1902. — **Léopold Lacour** : *Le Théâtre d'Octave Mirbeau*, « Revue de Paris », 15 mai 1903. — **Jules Lemaître** : *Les Contemporains, études et portraits littéraires*, 7e série, Paris, Soc. d'imprimerie et de librairie, 1899, in-18. — **Henri Leyret** : *Portraits du prochain Siècle*, Paris, Girard, 1894, in-18. — **Catulle Mendès** : *L'Art au Théâtre*, 3e vol., Paris-Fasquelle, 1900, in-18. — **Lucien Muhlfeld** : *Le Jardin des Supplices*, « Revue bleue », 5 août 1901. — **Max Nordeau** : *Vues du dehors. Essai de critique scientif. et philos. sur quelques auteurs contemporains*, Paris, Alcan, 1902, in-8°. — **Pierre Quillard** : *Octave Mirbeau*, Mercure de France, juillet 1899. — **Georges Rodenbach** : *L'Elite* (Ecrivains), Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — **Achille Segard** : *Octave Mirbeau chez lui* (Photographies de Mayret), Revue Illustrée, 1er janvier, 1902. — **Louis Stiti aîné** (Mecislas Golberg) : *Grimes* : *Octave Mirbeau*, La Plume, 15 avril 1902.

ICONOGRAPHIE

Henry Bataille : *Portrait* (*lithographie*) publié dans *Têtes et Pensées*, Paris, Ollendorff, 1901, in-4°. — **Cappiello** : *Portrait-Charge*, Figaro, 11 septembre 1902. — **Albert Lambert fils** : *Portrait au Crayon*, « Magasin pittoresque » 1er mars 1903. — **Renouard** : *Deux Portraits*, l'un au crayon et appartenant à M. Octave Mirbeau ; l'autre en lithographie, publié en carton dans une suite de *Dessins et portraits relatifs à l'affaire Dreyfus*. — **Auguste Rodin** : *Portrait triple d'Octave Mirbeau*, dessiné à la plume en 1902, reproduit dans « La Plume », 1er juillet 1900. — **Auguste Rodin** ; *Tête d'Octave Mirbeau*, bloc de Marbre, 1899. — **Auguste Rodin** : *Buste*, bronze, 1899. — **Sem** : *Octave Mirbeau et le comédien de Feraudy pendant une répétition de* : *Les Affaires sont les Affaires*, Le Journal, 5 mai 1903. — **Louis Stiti jeune** : *Portrait-charge*, La Plume, 15 avril 1902. — **F. Vallotton** : *Portrait* Peinture à l'huile, 1902 (Appartient à M. Octave Mirbeau).

Voir en outre à titre de document, deux portraits gravés sur bois, publiés l'un au *Journal*, le 7 avril 1900 (*Le Journal et ses collaborateurs*), l'autre dans l'*Album Mariani*, 1900, in-8°.

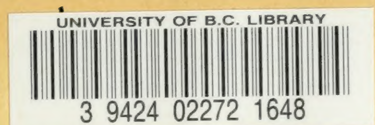
LES EDITEURS.

Table des Matières

TEXTE

DESSINS

L. BADEL, Imprimeur à Châteauroux



467

